

Ce qui préoccupait le plus la Mariquita, c'était le côté matériel de la situation.

A présent, elle voulait sauver Cuchillo, qu'elle n'avait jamais eu l'intention de perdre, ayant voulu exclusivement le reprendre à une autre femme et le garder pour elle seule.

Ensuite, connaissent Louis Clermont, sachant ce qu'il valait, n'ignorant pas qu'il avait tué Vigot, dit Coco la Tête de mort, pour supprimer un témoin incommode et menaçant, elle craignait quelque violence de sa part.

Il fallait donc empêcher Annette d'agir, ou, tout au moins, de commettre quelque imprudence, ce qui n'était possible qu'en l'éloignant absolument de tout contact de nature à réveiller ses haines et à exalter son imagination.

Il fallait, ensuite, se mettre, ainsi que sa fille, à l'abri de Louis Clermont.

En tout cas, Mariquita, hésitante, ballottée entre deux résolutions contradictoires, comprenait pour elle-même la nécessité de se réserver et de garder l'entière indépendance de ses actions ultérieures.

Pour cela, il devenait nécessaire de s'isoler, de disparaître, pour quelques jours.

Dans la solitude, en tête-à-tête avec sa fille, elle arriverait à reconquérir son sang-froid, et à dominer suffisamment cette enfant exaltée pour qu'elle subît sa volonté et ne se mit pas en travers de ses projets.

Mariquita était femme d'action, et chez elle, entre la conception et l'exécution, il y avait nul intervalle.

Aussi, après un quart d'heure de silence, sans dire un mot de plus à sa fille, se pencha à la portière, et appelant le cocher :

— Conduisez-nous à Saint-Cloud, lui dit-elle, à voix basse, et descendez nous devant un hôtel convenable.

Son plan était établi.

Elle voulait faire perdre sa trace.

A Saint-Cloud, elle arrêta, à l'hôtel de... un petit appartement composé d'un salon et de deux chambres à coucher, séparées par ce salon, plus de deux chambres au-dessus, pour Mono et la China.

Ceci fait, elle y laissa Annette, en lui faisant jurer d'attendre son retour.

Puis, elle revint précipitamment à Paris, trouva chez elle, prit les quelques effets indispensables, donna à Mono les ordres détaillés, dont nous avons vu l'exécution, et repartit avec Carmencita, en déclarant à la concierge qu'elle prenait le chemin de fer pour le Havre, où son nègre viendrait la rejoindre, dès qu'il aurait terminé les préparatifs du déménagement.

On se rappelle avec quelle intelligence Mono avait rempli la mission diplomatique dont il était chargé.

On se rappelle comment Louis Clermont, sans croire au départ de la Mariquita, avait été joué, cependant, par Mono, qui avait fait enlever les valises et les bagages, avec tant d'habileté et de rapidité, que le vieux forçat n'y avait vu que du feu.

A son retour à Saint-Cloud, la oréole avait retrouvé sa fille.

Celle-ci, fidèle à sa promesse, attendait sa mère et ne s'était point montrée.

Elle était pâle, elle avait les yeux rouges.

Il était visible qu'elle avait pleuré !

Elle avait écrit aussi ; car une lettre cachetée reposait sur une table, près de la fenêtre de la pièce qui lui était plus particulièrement destinée.

Mariquita, pendant ces allées et venues, n'avait cessé, de son côté, de retourner la situation sous toutes ses faces,

Or, en y songeant, en l'analysant, elle était arrivée à cette conclusion :

1<sup>o</sup> Quo la plus grosse épine, c'était la présence de sa fille ;

2<sup>o</sup> Qu'il fallait, à tout prix, puisqu'elle ne pouvait arracher cette épine, s'arranger pour qu'elle lui fût le moins douloureux possible, et n'entravât pas tous ces mouvements.

La Marquesa avait les qualités de ses défauts.

Elle était indomptée, mais elle était sincère.

En elle, nulle hypocrisie : l'horreur du mensonge, et une certaine violence de passion, comme une habitude indéracinable de s'y livrer, qui au besoin, l'eût poussée à la franchise, alors que la franchise n'eût pas été dans sa nature.

Cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs, à ses moments, d'être fine et rusée, autant qu'une femme et qu'un sauvage peuvent l'être.

— Ma chère enfant, dit-elle à Annette, en l'abordant, à son retour de Paris, nous ne vous connaissons pas. Malgré les liens qui nous unissent, nous sommes absolument étrangères l'une à l'autre, non seulement parce que nous ne nous sommes jamais vues avant aujourd'hui, mais encore parce que notre vie et notre éducation ont été toutes différentes.

— C'est vrai ! répliqua Annette sans la regarder.

— Moi, continua Mariquita, je suis née en Amérique, et j'y ai vécu beaucoup plus qu'en Europe, d'une existence particulière, qui ne ressemble à rien de ce que vous connaissez. Au fond, je suis restée une sauvage, je le sais fort bien, et je l'aurais appris, depuis quelques heures, si je ne l'avais pas su auparavant.

Vous, vous êtes française, élevée dans les idées françaises, qui sont, peut-être, les bonnes : je ne les discute pas.

Mais, enfin, cela fait que nous ne parlons pas le même langage, et que nous ne comprenons pas de même les mêmes choses.

Annette l'écoutait, avec quelque surprise, mais toujours sans la regarder.

— Or, poursuivit la mère, je ne suis plus assez jeune pour me changer, ou me réformer.

Je suis ce que je suis, je vaud ce que je vaud... Il est trop tard pour revenir là-dessus.

Vous, également, vous êtes déjà à un âge où l'on a sa nature.

Je la respecterai, respectez la mienne.

C'est tout ce que je vous demande.

Annette releva la tête.

La sincérité un peu brutale de ce discours ne lui déplaisait pas.

Cela la mettait à l'aise.

— Je suis votre mère, et je suis toute disposée à vous aimer, parce que vous êtes charmante... Je désire que vous m'aimiez un peu, aussi... quand vous me connaîtrez... que vous m'aimiez « telle que je suis, » non telle que vous m'avez rêvée.

Annette fit un mouvement.

— Si cela ne se peut... je le regretterai... mais j'espère que cela se pourra ; j'y ferai tout mon possible.

— Et moi, aussi, je vous le jure ! fit Annette, prise par cette façon originale de poser leurs situations réciproques, et facile à entraîner par tout ce qui était saisissant et inattendu.

— Bien, mon enfant, reprit la Mariquita.

En attendant, soyons camarades, et promettez-moi de ne pas agir sans mon acquiescement ; parce qu'alors, sous prétexte de venger votre père, que vous n'avez pas connu plus que moi, et qui ne vous a guère aimée, je vous assure, c'est moi, votre mère, que vous frapperiez.